



ESSAI
Monique LaRue,
de fil en aiguille
Page F 3



ESSAI
Pays-Bas: enquête au pays
de la tolérance
Page F 5

CAHIER **F**

LIVRES



Adrien Arcand

Italo Balbo



Mussolini et Hitler

L'ARAIGNÉE GORGÉE DE SANG

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

À propos des terribles années 1930, un historien amateur, Raymond Ouimet, vient de rappeler, dans un petit livre intitulé *L'Affaire Tissoit*, une page d'histoire régionale qui secoua Ottawa. Au moment où le Québec se déchire au sujet d'un sondage douteux sur le prétendu racisme des Québécois, cette histoire illustre à merveille à quel point l'intégration d'idées de haine dans une société, n'importe laquelle, ne va pas de soi même lorsque quelques-uns décident de s'en faire des porte-étendards bruyants.

Voyez plutôt l'histoire: un officier de police d'origine belge, Jean Tissoit, *«fils de parfaits catholiques»*, distribue alors de la propagande antisémite à Ottawa avec l'appui de certains notables et l'approbation tacite d'une presse bien croyante, comme lui. Or Tissoit est assez vite dénoncé pour ses gestes et ses paroles. Il est bientôt conduit à démissionner de ses fonctions. On lui fait un procès. Les campagnes de nationalistes et de fascistes outrés qui se portent à sa défense n'y changent rien: le voilà sans emploi. Lorsque Tissoit entend faire de la politique pour défendre ses idées, il a beau être soutenu par les journaux d'Arcand à Montréal ou des membres de l'Ordre de Jacques-Cartier, il n'obtient finalement aucun véritable succès populaire. Défaite sur toute la ligne, au point où l'homme est forcé de trouver refuge, grâce à quelques relations, dans un nouveau monde alors à peine colonisé, ce Far West

québécois qui a pour nom l'Abitibi. Tissoit devient là-bas le chef de police de Rouyn! Dans ce monde neuf, il pourchasse quelque temps les communistes et poursuit ses lubies antisémites, avant d'être congédié. On lui avait dit de ne plus faire de «politique». Est-ce pour cela qu'il est renvoyé? L'histoire ne le dit pas. Mais elle dit tout de même à quel point l'enracinement de la haine, même en cette époque très trouble, se fait dans un terreau populaire qui n'est jamais très profond.

La croix gammée, cette araignée noire gorgée de sang, aurait-elle pu être l'emblème du Canada? Dans les années 1930, un certain nombre de Canadiens l'espèrent à tout le moins. Plusieurs publications internationales d'extrême droite circulent au pays des érables et nourrissent des rêves dictatoriaux. Le *Swastica de Foc* de Roumanie, le *Narodni Pravo* de Tchécoslovaquie, le *Nederlandsche National-Socialist* des Pays-Bas et, surtout, *The Fascist*, le journal britannique d'Oswald Mosley, sont lus, entre autres, avec intérêt par des Canadiens de toutes origines qui espèrent trouver, dans un mouvement politique radical de droite, une forme de rédemption sociopolitique nouvelle qui sache les protéger à jamais des affres du communisme tout en les lançant dans les voies d'une modernité industrielle miraculeuse. Les plus militants d'entre eux entretiennent bientôt des liens personnels avec la Ligue impériale fasciste de Mosley, la National Social Christian Party d'Afrique du Sud, la National Guard d'Australie et le Parti fasciste de la Rhodésie.

Adrien Arcand, le chef principal de cette poignée de nazis canadiens, est connu en Allemagne de Kurt Ludecke, un ami personnel de Hitler. Plusieurs journaux nazis connaissent aussi l'existence des petits journaux de cet homme à la plume prolifique. Né en 1899, fils d'un militant ouvrier, Adrien Arcand fut d'abord un syndicaliste très actif au quotidien *La Presse* avant de devenir un propagandiste de haines mis au service du chef conservateur Richard Bennett. Ce premier ministre canadien paye en effet à Arcand une somme rondelette afin qu'il mette ses journaux et sa plume au service de sa campagne électorale...

C'est d'Angleterre et des différents pays constitutifs de l'Empire britannique que provient, paradoxalement, une large part de la pensée révolutionnaire d'Arcand et des siens. L'élégant Oswald Mosley, vedette du Parlement britannique, a alors lancé avec grand succès la British Union of Fascists. On croit même, pour un temps, qu'il peut devenir premier ministre tant sa verve rassemble des foules considérables...

Première assemblée

La première assemblée officielle des fascistes canadiens a lieu le 20 octobre 1933 à Montréal. A cette date, leur chef, Adrien Arcand, correspond depuis plus d'un an avec des fascistes de partout à travers le monde. Les progrès du fascisme aux États-Unis l'encouragent beaucoup. Plusieurs pamphlets antisémites lui parviennent des États-Unis. Il admire les discours antisémites

de Louis McFadden prononcés au Congrès américain. Il connaît les épouvantables propos haineux qu'a fait diffuser l'industriel Henry Ford grâce à son journal, le *Dearborn Independent*. Il cultive les appuis nombreux qu'il trouve au Canada anglais.

Arcand emploie un langage simple, celui des ouvriers, sa clientèle politique principale. Il peut parler durant des heures, inépuisable. Quand il discours, ses yeux deviennent ronds comme des billes. Ses paroles grondent. Ses yeux roulent dans leur orbite. Il insulte les Juifs. Il veut leur peau. Sa fureur est bientôt totale. Il parle ainsi jusqu'à perdre haleine. Si le charisme d'Arcand est indéniable, il est certain que les gens qui l'acclament créent aussi autour d'eux ce besoin charismatique: la grande crise économique favorise l'idée que le peuple a besoin d'un nouveau chef. Tout concourt alors à la recherche de dirigeants «nouveaux» pour l'élaboration d'une société nouvelle. Au premier chapitre de l'Organisation et Règlement généraux du Parti de l'Unité nationale du Canada, on peut ainsi lire, évidemment, que *«l'autorité suprême et la décision finale résident dans la personne du chef»*.

L'exemple du Duce en Italie apparaît alors resplendissant. Même pour des hommes comme Gandhi ou Roosevelt. A Montréal, la communauté italienne, parée de chemises noires, vient d'accueillir en triomphe l'escadre d'hydravions du général italien Italo Balbo, qui se pose à l'été 1933 près du pont du

VOIR PAGE F 6: L'ARAIGNÉE

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Compagnons d'humanité

GUYLAINE MASSOUTRE

On ne présente plus ce voyageur des mers, des îles, des déserts, des cordillères... Le Clézio sillonne la planète. Anthropologue en herbe, il s'est emparé du crayon dès qu'il a été en mesure de tracer une phrase. Or ce crayon court toujours. Très tôt, il a dénoncé le colonialisme, la prostitution des enfants en Thaïlande, l'exploitation de la femme et de l'homme par l'homme.

Son esprit critique lui permet d'entrer en contact avec justesse et compassion. La mondialisation économique, il l'a moult fois stigmatisée, en observant le lot des gens partout. Un mauvais sort, auraient dit les superstitieux. Il en a fait des romans. Il signe aussi des récits, témoignages littéraires et géographiques d'un grand intérêt, tel ce *Raga. Approche d'un continent invisible*, voyage en Mélanésie.

L'Antillais Édouard Glissant dirige la collection, au Seuil, intitulée «Peuples de l'eau», où paraît cet inaugural *Raga* de Le Clézio. On y promet Edwy Plenel sur l'Arabie, Jean-Claude Guillebaud sur Madagascar et Patrick Chamone sur la Mauritanie.

La conscience maritime

Raga, ou île de la Pentecôte, entraîne le voyageur au paradis perdu de Vanuatu, en Nouvelles Hébrides. Le Clézio, merveilleux guide en écriture, s'est fait conduire dans les secrets de l'île. Rêveur fidèle à l'enfance, il ouvre son récit par une fiction. On arrive ainsi à Raga en pirogue, avec un bébé déshydraté; comme souvent chez lui, grâce aux étoiles palpitantes, le désert salé se fait moins vide.

Si cet épisode séduit, c'est que le limon du voyage se dépose sur une riche mémoire. L'écrivain se souvient de l'histoire de son ancêtre arrivant à l'île Maurice. L'exploration joue sur deux tableaux, la mémoire et la découverte, fondues dans l'écoute de l'autre. S'il est vrai, comme l'affirme J.-B. Pontalis, qu'*«on est fait de mille autres»*, Le Clézio n'aura pas assez de sa vie pour faire entendre ceux qui parlent à travers à lui.

Là réside le secret de son *«approche du continent invisible»*, terre au ras de l'eau et sommets dans la brume. Les bruissements naturels s'y fondent aux légendes que chacun colporte et ajoute aux joies originelles. *«A Raga, on est pénétré à chaque instant par le sentiment diffus, inexplicable, de la divinité»*, commente le visiteur, impressionné. Bien sûr, il voit les traces obscures de la colonisation, l'esclavage, les razzias, les sacrifices humains aussi, et le machisme univer-

sel. Mais, aux contes locaux, il comprend les rites, tel ce curieux sacrifice des cochons, supposément nés d'un humain.

Une résistance masquée

Le Clézio ne partage pas les enthousiasmes d'un Malinowski. Plutôt citer Henri Michaux: *«Nous ne sommes pas un siècle à paradis»*, et montrer à sa suite, grâce aux rencontres éphémères, *«la longue suite de désirs, de légendes, de masques et de chants qui se mêle au temps et resurgit et court sur la peau des peuples à la manière des épars en été»*, écrit Le Clézio.

Sa très grande humanité, son talent de portraitiste, sa personnalité réservée lui valent un large lectorat. En 1994, les lecteurs de *Lire* l'ont élu le plus grand écrivain vivant de langue française. En 2005 se créait une association des lecteurs de son œuvre, à l'Université de Savoie. Ce Breton d'ailleurs, dont le père a été chirurgien dans l'armée britannique en Afrique, qui a vécu sur tous les continents, a pour patrie distincte sa langue magnifique.

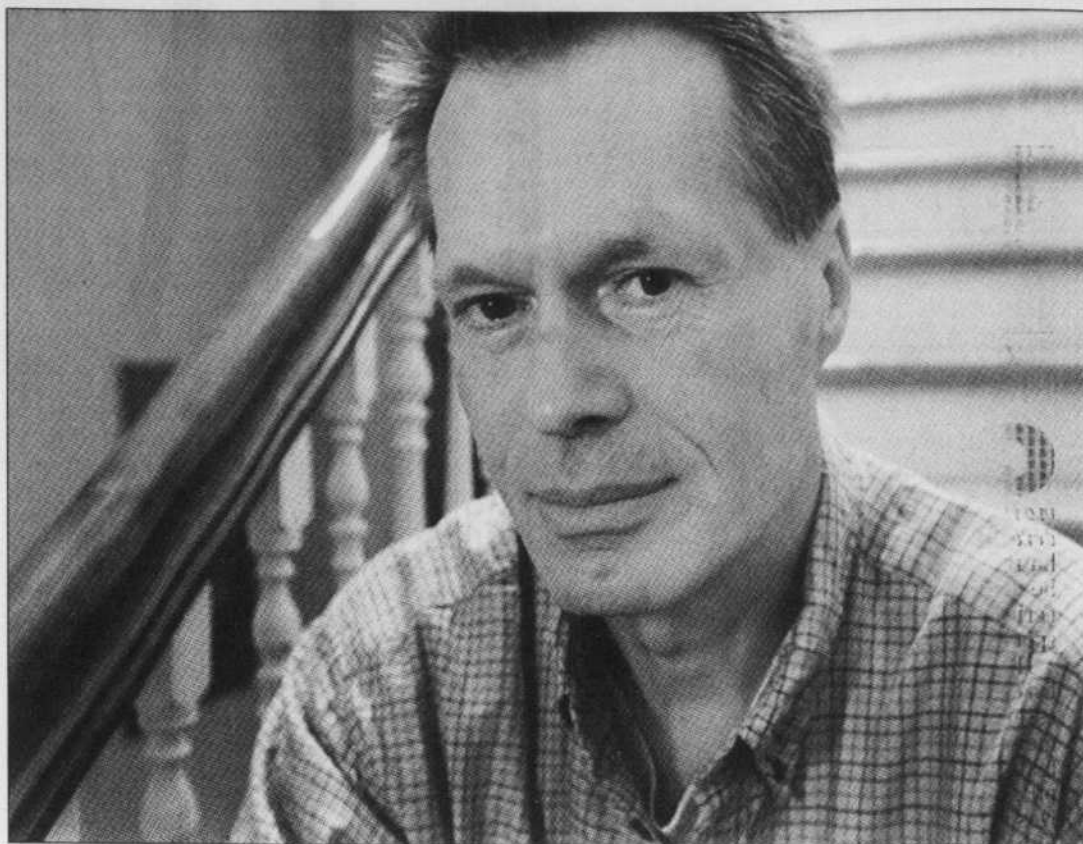
Encore en parle-t-il d'autres, car il n'a pas assez de ses sens, pourtant si bien utilisés, pour faire escale dans l'archipel. Les femmes y tiennent une grande place, telle cette Charlotte, une muse durant les trois semaines passées à Raga.

Le revers de la médaille

Plus tiède apparaît, en comparaison, un roman d'enquête dans l'histoire vietnamienne. Travaillé par la détestation de la colonisation, *Un pont d'oiseaux* d'Antoine Audouard nous amène au temps où certains peuples se donnaient le droit d'ingérence dans l'administration d'un autre. Terribles pages, qu'on découvre à travers le fils d'un militaire fictif, Pierre Garnier, actif en 1945, écho de la présence française en Cochinchine.

Le roman semblera d'abord complaisant à l'aventure, et les Annamites, vus dans la distance. Les idées d'époque contribuent à la gêne. Mais la pondération historique prend ensuite la teinte souillée d'un compte impossible à solder.

Audouard sait de quoi il parle. Petit-fils d'un militaire français en Indochine, il a effectué sept voyages au Vietnam pour ce livre. Petit-fils aussi du surréaliste André Thirion, entre eux il y a Yvan Audouard, journaliste au *Canard enchaîné*, auteur de dialogues dans vingt films connus, de contes provençaux délicieux (Laffont, Bouquins, 2006) et de pamphlets sur la connerie. De joyeux drilles, ces Audouard au grand cœur — voyez *Une maison au bord du monde*.



MARTIN CHAMBERLAND LE DEVOIR

J. M. G. Le Clézio entraîne son lecteur au paradis perdu de Vanuatu, en Nouvelles Hébrides.

Un pont d'oiseaux passe et transpose l'héritage d'Yvan dans *Le Sabre de mon père*. Dans un style qu'on sent irrésistible, *Un pont d'oiseaux* présente les rêveurs et les salauds retrouvés. Le revers de la médaille pèse lourdement.

Depuis 2002, Antoine Audouard vit à New York. Au Pen Club, il présentait en 2006 la romancière Duong Thu Huong, qui vit en résidence surveillée à Hanoi et dont l'œuvre est traduite en français (voir *Terre des oubliés*, Sabine Wespieser, 2006). À signaler, les lycéens ont choisi *Un pont d'oiseaux* pour leur Concours de l'année.

Collaboratrice du Devoir

RAGA.

APPROCHE DU CONTINENT INVISIBLE

J. M. G. Le Clézio

Le Seuil

Paris, 2006, 137 pages

UN PONT D'OISEAUX

Antoine Audouard

Gallimard

Paris, 2006, 430 pages

L'amour sur des bouts de papier dépareillés

Les Impatients et leurs complices publient le troisième tome de leurs Mille mots d'amour

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Cela pourrait bien devenir une tradition. Dès que la grisaille de janvier s'installe, un coffret scellé d'un ruban rouge fait son apparition dans les rayons des librairies. Dans la boîte grenat, mille mots d'amour sont couchés pêle-mêle dans un désordre de papiers colorés. Gourmands, sans-gêne, tendres ou tristes, ils s'enroulent, se répondent et s'emballent pour le plaisir coupable de ceux qui osent encore les lire les yeux grands ouverts.

Conjuguer le verbe aimer est une activité solitaire; rares sont ceux qui ont encore le courage de s'y plier, encore moins quand il s'agit de le faire publiquement. Et pourtant, ils sont cette année plus de 150 à avoir accepté de plonger tête première, démontrant ainsi un intérêt croissant pour la cause des Impatients, cet organisme dont la

mission est d'offrir des ateliers d'art-thérapie et de musicothérapie aux personnes qui souffrent de problèmes de santé mentale.

La marraine de ces *Mille mots d'amour*, l'animatrice Monique Giroux, résume bien la magie des Impatients en disant que leur *«histoire est belle d'un bout à l'autre»*. Car c'est bien ce que l'on devine dans les 43 lettres que signent ces êtres à fleur de peau. *«L'amour fait mal, mais on finit par s'y faire. On croit au bonheur, mais sait que ce n'est pas vrai»*, écrit Louis-Simon. *«L'amour forcé, ça donne rien que des divorces»*, renchérit G. Sorel.

Sur papier, les Impatients sonnent étonnamment juste. Ce qui n'est pas le cas de tous leurs complices: artistes, penseurs, politiciens et grand public, si bien intentionnés soient-ils. On le sait, les lettres d'amour pêchent souvent par excès de bons sentiments, abusent du langage fleuri et multiplient les maladroites lexicales. Ce coffret, bien

sûr, n'échappe à aucun de ces pièges. Et pourtant, l'exercice reste toujours aussi intrigant après trois ans. Intrigant et passionnant.

«Moi, je peux dire "je t'aime" et mentir», lance l'écrivaine Elisabeth Vonarburg. Vrai, mais pas ici, pas dans ce coffret qui conjugue le verbe aimer avec une franchise désarmante. Entre le petit pois à naître de Marie-Hélène Poitras, le Québec amoureux d'Hélène Pedneault ou les jambes de sœur Angèle, le plaisir n'a de cesse de se renouveler. Voilà un plaisir coupable à lire et à relire avant l'exposition-encan qui se déroulera en février à la galerie Les Impatients.

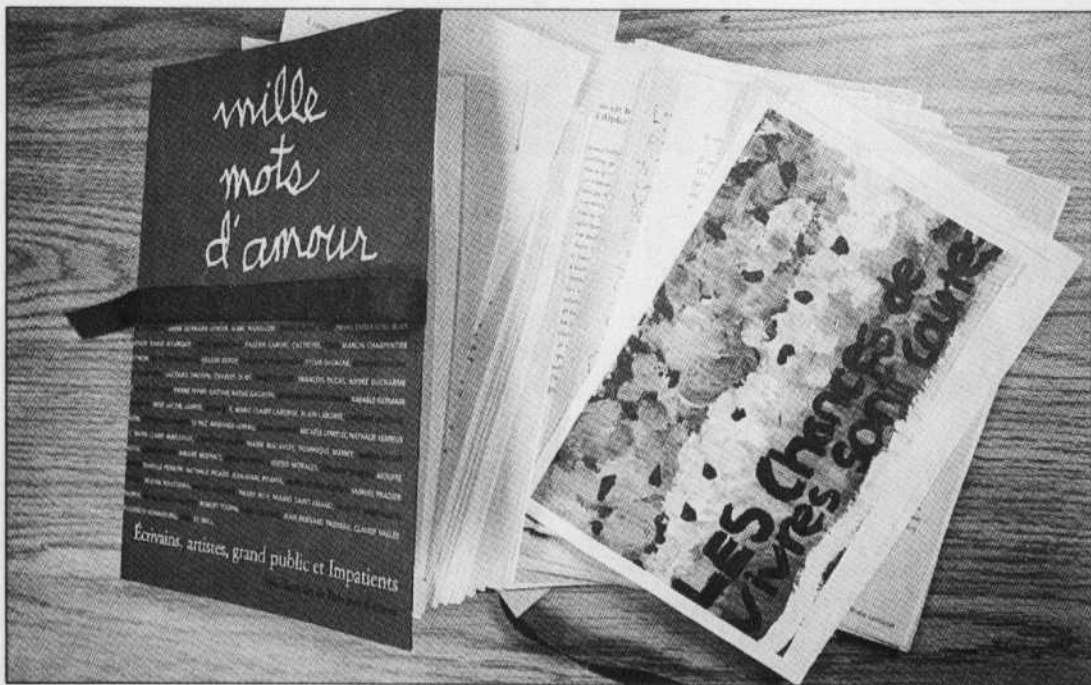
Le Devoir

MILLE MOTS D'AMOUR — TOME 3

Collectif

Éditions Les Impatients

Montréal, 2007, non paginé



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Abandonnés culturellement par les créoles assimilés, les Acadiens louisianais ont été victimes du sectarisme anglo-saxon qui a mené à l'interdiction de l'enseignement du français à l'école publique.

MICHEL LAPIERRE

En 1881, à La Nouvelle-Orléans, l'un des derniers Blancs cultivés francophones, le docteur Alfred Mercier, esprit libéral, publie *L'Habitation Saint-Ybars*, un roman historique antiesclavagiste dont l'action se situe en Louisiane. *«Je dédie ce modeste récit aux Canadiens français qui, comme les Louisianais, seront assimilés parce que, de part et d'autre, trahis par leurs élites fédéralistes»*, écrit-il en tête de son livre avec une audace brutale.

Jeanne Castille (1910-1994), enseignante louisianaise qui milite au siècle suivant pour la survivance du français dans l'État américain, est consciente de défendre une cause désespérée, mais ne partage pas le cynisme politique du romancier né près de La Nouvelle-Orléans en 1816 et formé à Paris. Son autobiographie, *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane*, rééditée avec une introduction perspicace de Jean-François Nadeau, fournit une précieuse explication sociologique de cette différence fondamentale.

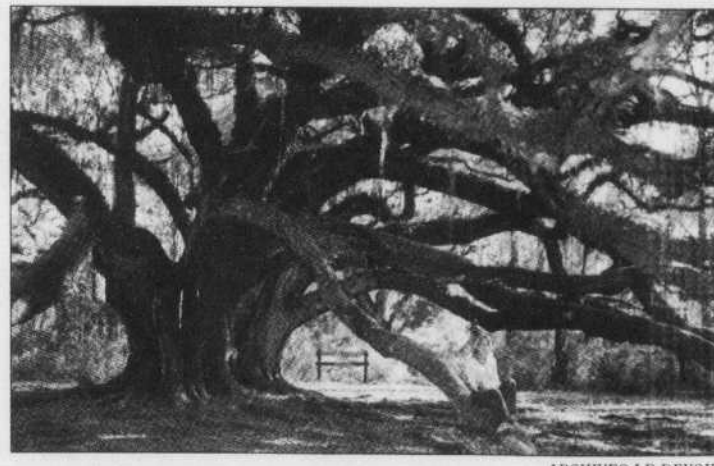
Alfred Mercier est créole, alors que Jeanne Castille est Acadienne. Malgré son patronyme d'origine espagnole (ni les créoles ni les Acadiens ne forment des castes totalement homogènes), la militante s'identifie à ceux que les Américains appellent les Cajuns.

À la différence de ces Acadiens louisianais, les créoles, souvent propriétaires d'esclaves noirs, constituaient, comme Jeanne Castille le signale, une caste prestigieuse et fière de l'être. Ces Blancs avaient parfois un ancêtre venu du Canada à la suite des Montréalais d'Iberville et Bienville, qui avaient fondé la Louisiane entre 1699 et 1718. C'était le cas de Mercier.

Même si certains d'entre eux

MÉMOIRE

Une atomisation louisianaise



ARCHIVES LE DEVOIR

Un chêne séculaire en Louisiane

descendaient des planteurs de Saint-Domingue, les créoles s'enorgueillissaient, devant les Acadiens qu'ils rangeaient au rang des peuples illettrés, d'avoir surtout des ancêtres arrivés directement de France. Ils s'estimaient supérieurs aux Cajuns, ces déportés qui avaient trouvé refuge dans les bayous misérables. En tant que caste, les créoles se targuaient en Louisiane d'une implantation plus ancienne et plus glorieuse.

Mais il y a un hic. Beaucoup mieux instruits que les Acadiens, les créoles se sont paradoxalement assimilés les premiers aux anglophones. Du point de vue culturel, on ne peut parler d'eux qu'au passé. C'est ce qui rend le témoignage de Jeanne Castille, l'Acadienne naïve et irréductible, particulièrement émouvant.

Jean-François Nadeau a su déceler l'ampleur d'une tragédie derrière ce qu'il appelle les *«mots de pauvre»* de la militante. Il souligne que, contrairement aux Noirs, unis dans leur lutte libératrice par le souvenir de l'esclavage, les Cajuns ont souffert de l'isolement, de l'atomisation et de l'absence d'une culture écrite. On ne peut que lui donner raison. Abandonnés culturellement par les créoles assimilés, les Acadiens louisianais ont été victimes du sectarisme anglo-saxon qui a mené à l'interdiction de l'usage du français à l'école primaire publique. Lorsqu'en 1968 l'Assemblée législa-

tive de la Louisiane a remédié à la situation en proclamant le français seconde langue officielle de l'État, il était trop tard. La langue des Cajuns se mourait.

Ce n'était pas la première fois dans l'histoire du monde anglo-saxon que l'on reconnaissait une culture moribonde et que l'on tentait hypocritement d'en favoriser la survie. L'attitude vis-à-vis des Amérindiens avait ouvert la voie. On savait fort bien qu'une identité agonisante ne nuisait plus à l'ordre établi.

Si la Cadienne Jeanne Castille suscite la sympathie et la tristesse, le grave avertissement qu'Alfred Mercier, le créole lucide, nous lance dès 1881 donne le frisson. Lorsque dix ans plus tard Louis Fréchette, pour témoigner d'une pensée libérale et républicaine, envoie à l'*Athénée louisianais*, cénacle des derniers créoles francophones, le récit de sa rencontre avec Victor Hugo, il sait, comme Mercier, que c'est la littérature, et non le folklore, qui peut assurer l'avenir de notre langue en Amérique.

Collaborateur du Devoir

MOI, JEANNE CASTILLE,

DE LOUISIANE

Jeanne Castille

Présentation

de Jean-François Nadeau

Lux

Montréal, 2006, 118 pages

Les livres

- Arts et lettres
- Des plumes et des mots
- Carnet littéraire
- Contes et légendes
- À livre ouvert

mercredi 19h30
samedi 16h00
dimanche 10h00
samedi 20h00
lundi au vendredi 23h15

Radio
Ville-Marie
91,3 fm
Montréal

ont une place de choix à Radio Ville-Marie

100,3 FM SHERBROOKE • 89,9 FM TROIS-RIVIÈRES • 89,3 FM VICTORIAVILLE

Écoutez aussi sur le web au www.radiovm.com

LITTÉRATURE

Le malentendu

Monique LaRue, une écrivaine qui n'a pas peur de déranger



Danielle Laurin

Qui a dit qu'il n'y avait plus d'écrivains engagés? «On l'oublie, mais l'écrivain peut et doit déranger.» C'est ce qu'affirme haut et fort Monique LaRue. Secouer les mentalités, cette écrivaine brillante en a fait une spécialité.

Il n'y a qu'à parcourir ses livres pour s'en convaincre. Son essai *De fil en aiguille*, pour commencer. Elle y a rassemblé des textes écrits au fil du temps, depuis une quinzaine d'années. Des textes écrits au gré des événements, dans l'urgence. Des commandes, pour la plupart.

«Si engagement il y a, c'est à répondre, note-t-elle dans l'introduction de son ouvrage. *Répondre est, pour moi, un autre mot pour le métier d'écrire.*»

On est loin de l'écrivain élitiste dans sa tour d'ivoire. Pour elle: «Aucune des réponses humaines aux questions posées par la vie ne saurait être étrangère à l'écrivain véritable. Même, et surtout, les plus inhumaines et les plus injustes sollicitent sa réaction.»

Toutes sortes de questions sont ici abordées. Même le droit au suicide. Mais parmi celles qui reviennent le plus souvent, on retrouve celles-ci: l'utilité, le rôle des écrivains dans la société; la place de la littérature dans les médias, dans l'enseignement; la quête de l'universel versus le particulier; la quête d'identité — celle des Québécois, en particulier. Quelques redites au passage,

sans plus. Rien à voir avec une banale compilation de textes d'opinion. De page en page, on voit la pensée se déployer, les contradictions affluer et, au tournant, l'indignation se dresser. L'ironie pointe, aussi. Du genre: «A-t-on des cas, des exemples de personnes qui auraient été outrées et seraient restées outrées de savoir qui est Platon?»

Elle-même n'écrit pas, ne pense pas seule, et le dit, le montre. Bon nombre de philosophes et d'écrivains l'accompagnent dans sa démarche. Et pas seulement les classiques. Toutes sortes de citations parsèment son livre, d'Aristote à Hubert Aquin, en passant par Kant, Kafka, Nabokov, George Steiner et Gabrielle Roy.

Bref, on entre dans l'univers d'une écrivaine savante, rigoureuse, qui a une formation en philosophie et en littérature, qui a étudié à Paris avec Roland Barthes. Une écrivaine qui enseigne aussi, depuis plus de 30 ans, dans un collège. Tout en publiant des romans qui lui valent des prix: le Grand Prix du *Journal de Montréal* 1996, pour *La Démarche du crabe*; celui du gouverneur général 2002 pour *La Gloire de Cassiodore*, notamment.

Un essai controversé

Une écrivaine controversée, aussi. Qui a publié une petite bombe, il y a une dizaine d'années. *L'Arpenteur et le Navigateur*. Une plaquette, résultat d'une conférence prononcée dans le cadre de rencontres portant sur les transformations culturelles du Québec. Un essai d'une trentaine de pages à peine, qui lui a valu d'être traitée de passiste, de fasciste, de xé-

nophobe. De raciste. Accusations non fondées, bien sûr. Mais imprimées en toutes lettres dans la revue *Tribune juive*. Oh l'encre que cela a fait couler ensuite dans les journaux! Les écrivains et les intellectuels québécois s'en sont donnés à cœur joie. Même Pierre Foglia s'en est mêlé.

Mais de cette polémique enflammée, des lettres d'opinion qu'elle a elle-même envoyées au *Devoir* à l'époque, et des poursuites juridiques qu'elle a fini semble-t-il par abandonner, pas un mot dans *De fil en aiguille*. Dommage. L'auteure s'est contentée de reproduire, sans mise en contexte, sans le moindre commentaire, le texte litigieux. Pourquoi?

Quoiqu'il en soit, à l'heure où les Québécois s'interrogent sur leur degré de racisme, sur la notion d'accommodement raisonnable, et sur le sens du mot nation, il fait bon relire *L'Arpenteur et le Navigateur*.

De quoi était-il question au juste? De la littérature québécoise. Des écrivains québécois. Plus précisément, de la résistance des écrivains pure laine à intégrer les écrivains immigrants.

En bonne polémiste, Monique LaRue dresse la table. Sous forme de récit réflexif, elle fait part à ses lecteurs d'une discussion qu'elle a eue, peu de temps après le référendum de 1995, avec un de ses amis écrivain. Un Québécois «de souche», comme elle.

Pour cet écrivain-là, nous dit l'auteure, les écrivains venus d'ailleurs prennent trop place au Québec, et dans la représentation du Québec à l'étranger. D'autant qu'ils écrivent des livres «qui n'ont rien à voir avec ce



Monique LaRue

© JOSÉE LAMBERT

qu'on a toujours appelé la littérature québécoise» et «ne poursuit pas sa recherche d'identité».

Irrité au plus haut point, l'ami en question: «Par mauvaise conscience, par rectitude politique, par réflexe de colonisés minoritaires, nous nous laissons

usurper notre littérature, nous avons cessé d'assumer son sens, son histoire, sa spécificité, son avenir.» Monique LaRue, de son côté, nous fait part de son malaise. Sans pour autant se refuser le droit de réfléchir à la question. «Ce qui est vrai, c'est que nous

avons donné à la littérature québécoise, me disais-je, la mission de nous servir de patrie et de fondement identitaire, et qu'elle arrive maintenant à un carrefour, tout comme la société.»

C'est là que ça devient intéressant. Et éclairant dans le contexte actuel. Car Monique LaRue nous invite à sortir de la logique ethnique, à ne pas nous laisser gagner par le ressentiment. Elle en appelle à une redéfinition de la littérature nationale, et par là, remet en question la notion même de nation. Bref, en s'interrogeant sur ce que c'est qu'un écrivain québécois, elle nous amène à nous interroger sur ce que ça signifie d'être québécois.

Pour étoffer son propos, elle imagine, en bonne romancière, deux personnages. Un arpenteur, «homme du territoire», qui «crée des frontières», animé par la passion de léguer, de transmettre. Et un navigateur, qui «rompt les amarres, largue son passé, mais transporte avec lui sa mémoire».

Ces deux personnages seraient en nous, partageraient notre âme, comme «les deux faces de notre identité». Autrement dit: «Le navigateur ne peut se passer pour naviguer du travail de l'arpenteur. Et un monde de seuls navigateurs serait vide de traces.»

On a beau s'intéresser de près à la littérature, privilégier la fiction comme champ de possibles et de réflexions, il y a des questions incontournables qui nous rattrapent dans la réalité. Des questions qui dérangent, oui.

Collaboratrice du *Devoir*

DE FIL EN AIGUILLE

Monique LaRue

Boréal

Montréal, 2007, 230 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Coup de tête poétique

Dans un remarquable premier roman sur fond de quête existentielle, Mathyas Lefebure raconte comment il est devenu berger.

CHRISTIAN DESMEULES

Larguer les amarres, certains en rêvent durant toute une vie. À 30 ans, dans l'urgence de donner un sens à sa vie et la «panique de la vingtaine expirante», Mathyas Lefebure (Mathieu Lefebvre de son véritable nom) choisit de sacrifier un travail absurde et de plus en plus aliénant dans une agence de publicité montréalaise où il mettait sa «créativité au service du viol des foules». Pour devenir berger dans le sud de la France. Pour concrétiser ses rêves. Pour se muer en écrivain et, peut-être surtout, pour devenir enfin qui il est.

Et à travers ce «coup de tête poétique», comme il en parle lui-même, c'est l'aventure d'un homme à la recherche de son ombre que raconte *D'où viens-tu, berger?*, un remarquable premier roman, traversé d'un questionnement essentiel et sincère.

N'ayant à peu près jamais vu un mouton de sa vie, habité par un «trac ontologique», Mathyas fait cap sur la Provence où son amoureux, qui étudiait à Aix, lui avait déjà trouvé quelques pistes. Après avoir rencontré un éleveur qui accepte de l'embaucher malgré sa parfaite inexpérience, le bucolique cède très rapidement place à la dure réalité de l'élevage des animaux. Une réalité qui rime avec bétail, marchandise, rentabilité, maladie. Sans parler des journées interminables, de l'effort physique, du sang, de la violence gratuite de certains bergers et de la détresse des animaux.

Malgré tout, le rêve ne s'émousse pas. «Sur mes pantalons de cadre, devenus pantalons de berger, il y a maintenant du sang, du foin, du placenta, de la laine, de la boue, du foin, de l'eau sale, des écorchures de canif émoussé, des traces de marqueur de bétail bleu, du pus, du piétin.» On est loin de l'univers de la pub, des 5 à 7, des «névroses urbaines» et du cynisme qui commencent lentement et sûrement à prendre le dessus. «Tout cela me porte, beaucoup plus que ma vie d'avant. Je suis dans la lan-



EMILIE RICHARD-FEVRE

Mathyas Lefebure arrive à nous transmettre avec des mots justes et vivants tout le souffle de son aventure de berger illuminé.

de, je travaille avec du vivant, je sens mon cœur battre.»

Plus tard, on est au cœur des Alpes, dans les pâturages d'été de Savoie, en compagnie de 1500 brebis, du berger et de la bergère qui l'a rejoint. Il y a l'opinel, les chiens, le bâton, les sonnaillies, le pastis, l'ivresse du vin et la beauté des montagnes. Les amitiés instantanées soudées par les verres de vin (les «canons») et la peur du loup. On y lit Nietzsche ou Cioran. «Et personne ne peut nous envier, écrit-il, car personne ne sait que ce miracle existe.» On croit le suivre pas à pas dans sa découverte de la vie de berger, partageant son exaltation, ses angoisses, sa certitude croissante. On est avec lui devant le même horizon de liberté retrouvée.

Et si on y croit, c'est avant tout grâce à la solide force du talent de Mathyas Lefebure, qui arrive à nous transmettre avec des mots justes et vivants tout le souffle de son aventure de berger illuminé.

En novembre 2005, certains s'en souviendront peut-être, Pierre Foglia avait consacré toute une chronique à ce couple de

bergers hors du commun. Mathyas Lefebure a aussi tenu un blogue durant les premiers temps de l'aventure. «La biographie est le point de départ de la littérature», écrit-il quelque part, avouant du même souffle qu'il ne serait sans doute jamais devenu berger s'il n'avait pas déjà su qu'il écrirait sur cette épopée

hors de l'ordinaire. Grand bien nous fasse.

Collaborateur du *Devoir*

D'OÙ VIENS-TU, BERGER?

Mathyas Lefebure

Leméac

Montréal, 2006, 256 pages

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

bonheurdooccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

PALMARÈS LIVRE ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 9 au 15 janvier 2007

ROMAN

- 1 POUR RALLUMER LES ÉTOILES
Dominique Demers (Québec Amérique)
- 2 DOCTEUR IRMA T. 1: LA LOUVE BLANCHE
Pauline Gill (Québec Amérique)
- 3 ODETTÉ TOULEMONDE ET AUTRES...
Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- 4 LES BIENVEILLANTES
Jonathan Littell (Gallimard)
- 5 UN TOURBILLON DE NEIGE T. 2
Diana Gabaldon (Libre Expression)
- 6 MES AMIS, MES AMOURS
Marc Levy (Robert Laffont)
- 7 MARIE-TEMPÊTE
Dominique Demers (Québec Amérique)
- 8 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES
Fred Pellerin (Planète Rebelle)
- 9 À TOMBEAU OUVERT
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- 10 LE PARFUM
Patrick Suskind (Fayard)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 CUISINER AVEC LES ALIMENTS...
R. Béliveau / D. Gingras (Trécarré)
- 2 L'ART DE LA SIMPLICITÉ
Dominique Loreau (Marabout)
- 3 LES MEILLEURES RECETTES À LA MAIN
Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- 4 LE GUIDE DU VIN 2007
Michel Phaneuf (Éd. De L'Homme)
- 5 MANGEZ-LE ANTI-RÉGIME, PROMIN
G. Guévremont, M. Lortie (La Presse)
- 6 PASSAGE OBLIGÉS
Josélito Michaud (Libre Expression)
- 7 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ
Pierre Morency (Transcontinental)
- 8 PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2007
Collectif (Larousse)
- 9 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS PROGRAMME
Chantale Lacroix (La Semaine)
- 10 GUIDE DE L'AUTO 2007
Collectif (Trécarré)

LIVRE DE POCHE

- 1 L'OMBRE DU VENT
Carlos Ruiz-Zafon (Livre de poche)
- 2 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL
Khaled Hosseini (10/18)
- 3 ENSEMBLE C'EST TOUT
Anna Gavalda (J'ai lu)
- 4 ERAGON T. 1: L'HÉRITAGE
Christopher Paolini (Bayard)
- 5 UN PETIT PAS POUR L'HOMME
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- 6 LA PART DE L'AUTRE
Éric-Emmanuel Schmitt (Livre de poche)
- 7 LE DIABLE S'HABILLE EN PRADA
Lauren Weisberger (Pocket)
- 8 AVANT LE GEL
Henning Mankell (Points)
- 9 VOUS REVIREZ
Marc Levy (Pocket)
- 10 MON NOM EST ROUGE
Orhan Pamuk (Gallimard)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 YOU: ON A DIET: THE OWNER'S MANUAL...
M. Röizen / M. Oz (Simon & Schuster)
- 2 THE LAST TEMPLAR
Raymond Khoury (Signet)
- 3 CELL: YOUR NUMBER IS UP
Stephen King (Pocket Books)
- 4 WALT DISNEY & ORLANDO 2007
Laura Lea Miller (John Wiley & So)
- 5 THE DEVIL WEARS PRADA
Lauren Weisberger (Random House)
- 6 FALSE IMPRESSION
Jeffrey Archer (St. Martin's Press)
- 7 THE HUNT CLUB
John Lescroart (New American Library)
- 8 MARY MARY
James Patterson (Warner Books)
- 9 ON THE RUN
Iris Johansen (Bantam Books)
- 10 CAN YOU KEEP A SECRET?
Sophie Kinsella (Dell)

Obtenez 25% de rabais sur tous les livres de format poche*

*Offre valable jusqu'au 4 février

LITTÉRATURE

Mémoires américaines



Louis Hamelin

Impossible d'imaginer des fées plus différentes que celles qui se sont penchées sur les berceaux de ces deux écrivains. L'un né avec une cuiller d'argent dans le bec, d'une famille du Vieux Sud ayant fait fortune en déposant les Indiens Chicksaws de leurs terres. Demi-frère de Jacqueline Bouvier, la future madame Kennedy, par le mariage de son père, un grand-père sénateur, et lui-même à tu et à toi avec le jeune séducteur sans scrupules qui deviendra président sous le logo JFK. Romancier à succès, à quelque chose comme 23 ans, sa vie sociale prend ensuite l'aspect d'un agenda mondial où défilent tous les noms qui comptent dans la culture américaine, de Tennessee Williams à Truman Capote, de Leonard Bernstein (vous pouvez l'appeler Lenny) à Nouréiev, d'Anais Nin à Allen Ginsberg. Et si vous remarquez une forte proportion (de mot est faible, comme l'est la chair) d'homosexuels dans le petit exercice de *name dropping* qui précède, ce n'est pas vraiment un hasard. Notre homme est le Proust américain, fasciné par les vedettes de cinéma et de la politique comme Marcel par ses duchesses, collé au pouvoir des Kennedy comme l'écrivain de la rue Hamelin à celui des Guermantes, avant de choisir l'exil (doré, bien entendu) en Italie plutôt que la réclusion dans une chambre enfumée. Une telle orientation sexuelle et un physique d'éphèbe pourraient d'ailleurs expliquer non seulement l'aura de soufre qui s'attacha à son œuvre dans l'Amérique du général Eisenhower, et sa relative mise au ban au sein d'une littérature qui, depuis Hemingway, n'a jamais vraiment cessé de soigner ses muscles et de cultiver une image virile, mais aussi le fait qu'il soit aujourd'hui beaucoup moins connu chez nous que, par exemple, Norman Mailer.

L'autre, maintenant. Fils d'immigrant irlandais pauvre né à New York, puis retourné en Irlande avec sa famille, de retour ensuite aux États-Unis à

titre d'immigrant lui-même. Il se tape Ellis Island, le travail sur les docks, les boulots de merde, les pintes de bonne mousse dans des pubs pas toujours fréquentés par la crème de la société, avant de décrocher, tout au bas de l'échelle, un poste de pompier de fauves, je veux dire: prof au secondaire, d'anglais, dans un programme technique. Sa carrière littéraire à lui va débiter sur le tard, à l'âge de 66 ans, avec le récit de son enfance malheureuse (on dirait aujourd'hui dysfonctionnelle) dans la verte Erin. Comment oublier cette succession d'enfants conduits l'un après l'autre à la tombe, tous ces petits cercueils, ces deuils engourdis de houblon dans un taudis en panne de charbon, qui rendaient le film tiré de son premier livre si ennuyeux à force de scènes larmoyantes et d'assommante fatalité? Vous avez sans doute déjà reconnu Frank McCourt, dont *Les Cendres d'Angela* ont fait le tour du monde tandis que lui se tapait sur les cuisses quelque part entre le bureau de son éditeur et la banque. McCourt revenait trois ans plus tard avec *C'est comment l'Amérique?*, que j'ai couvert ici même, c'était en 2002. Des cimetières de l'antique patrie de Yeats et de Joyce, dont la terre lui bouffait ses frères et sœurs, jusqu'à la liste des meilleures ventes du *New York Times*, McCourt a fait du mythe même de l'Amérique son fonds de commerce: l'immigrant des cabines de troisième classe et des camions d'éboueurs qui conquiert Manhattan et l'Ouest sauvage après avoir adressé un clin d'œil à la statue de la Liberté. Ce qui n'aurait pas été possible si ce fils de la vieille Eire à la tête dure n'avait pas développé, en guise d'antidote à toutes ces misères, dans tous ces débits de boisson mal famés où venait se presser à son côté une humanité avide d'oubli mais parlante et écoutante, fraternelle, et ensuite devant ses classes de cancras, un art de raconter incomparable, vivant, drôle, naturel. Fabuleux.

J'ai eu à l'école secondaire un prof qui s'appelait Claude Lavallée. J'ai complètement oublié la matière qu'il nous enseignait, mais pas le fait qu'il nous lançait des craies à la tête pour attirer notre attention, et parfois les broches du tableau suivaient, soulevant des nuages de poussière blanche en atteignant la cible. Je n'ai jamais enseigné. L'écrivain qui se rend dans une classe de français ou de littérature se voit confier une tâche relativement facile, tout comme le mononcle magique, si populaire auprès des enfants, qui disparaît à la première odeur de couche souillée. C'est un tout autre défi qui attend



MARIO ANZUONI REUTERS

Gore Vidal, photographié en 2005

le prof parachuté chaque automne devant cinq fois trente-cinq petits monstres d'égoïsme et d'énergie obéissant à leurs propres codes. Vous n'avez alors pas vraiment le choix: vous allez disposer au maximum de quelques jours pour les percer, sous peine d'être éjecté. Comment aller les chercher sans trahir la ligne d'autorité? Gagner leur complicité sans perdre leur respect? Ce dilemme, le lecteur le vivra comme s'il était lui-même livré aux fauves en lisant *Teacher Man*, dernier volet de la trilogie des aventures de Frank McCourt en Amérique.

Premier cours: un fils d'ouvrier italien garroche son sandwich et atteint un petit camarade. Le lunch choisit par terre dans son papier d'emballage. Trente-cinq paires d'yeux se vrillent aussitôt sur la personne du prof. Ce sont eux, les étudiants, mais c'est lui qui passe un test. Après un flottement, McCourt marche tranquillement vers l'écolier fautif. Il s'arrête à mi-chemin, se penche et ramasse le sandwich, défait le papier d'emballage, examine la chose un moment et... la mange. En donnant tous les signes de se régaler, parce que, les amis, ce n'est pas de la baloney, mais de l'italien bien goûteux qu'il a entre les mains. Après, il bouchonne le papier, réussit un panier, et retourne s'asseoir à l'avant de la classe. Ah la vache! Sans même avoir besoin de viser le coupable avec une brosse pleine de poussière de craie, le nouveau

vient de se gagner 35 petits esprits, le temps d'une trêve de quelques mois...

Mais surtout, année après année, le prof McCourt va réussir à s'imposer à l'attention de ses pupilles grâce à la chose qu'il fait le mieux, à la seule chose que ce fils d'un pays de quatre millions d'habitants ayant donné au monde quatre Prix Nobel de littérature a toujours su faire au fond: raconter des histoires, ses mille et une nuits à lui qui deviendront un jour la trame des *Cendres d'Angela* et des livres suivants. En Amérique, écrit McCourt, «les médecins, les avocats, les généraux, les acteurs, les gens de télévision et les politiciens sont admirés et récompensés. Pas les profs. Les enseignants, ce sont les bonnes à tout faire du monde professionnel». En fait d'entreprise de réhabilitation, difficile de faire mieux que ces mémoires passionnantes.

Autant McCourt donne l'impression d'écrire dans le feu de l'action, toujours dans le vif du sujet, autant Gore Vidal, l'enfant chéri et maudit de la littérature américaine, rédige, de son exil méditerranéen, des mémoires qui embrassent large, sa propre vie recoupant tant d'autres parcours, idées et êtres, lorsque contemplée de ce cap élevé de l'esprit humain où il écrit, à la main, avec quelque chose d'un sage de l'Antiquité dans sa manière de marier le plus haut savoir aux plus basses envies. Le livre a paru il y a déjà presque un an, mais n'ayant pu le lire que pendant le temps des Fêtes, je suis content de pouvoir enfin en parler. Voilà une œuvre. Brillante et potineuse, remplie d'élégance, de secrets, d'érudition et de sexe. Un événement des lettres américaines. Et une langue sale servie par un style éblouissant! Ça se lit comme un numéro spécial de 600 pages de *Paris-Match* écrit par Marcel Proust.

Collaborateur du Devoir

TEACHER MAN

Frank McCourt
Traduit de l'américain par Laurence Viallet
Belfond
Paris, 2006, 374 pages

PALIMPSESTE

Gore Vidal
Traduit de l'américain par Lydia Lakel
Galaade éditions
Paris, 2006, 637 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Être ou ne plus être

SUZANNE GIGUÈRE

Sanguines, couleuvres, araignées, chenilles, cafards, souris, ces petites bêtes «qui font de nous des hystériques, des paniqués, ceux dont on a systématiquement la phobie» ont des leçons de vie à nous transmettre. Line McMurray (qui nous avait enchantés avec son roman *Nous les enfants... Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature*, Liber, 2004) en est convaincue. Ces petites bêtes sont là depuis plus longtemps que nous, elles ont survécu à bien des cataclysmes et elles ont fait preuve de génie pour s'adapter à leur milieu. Elles survivront sans doute à l'extinction amorcée vers laquelle l'homme entraîne la planète, ce dernier n'étant pas génétiquement le mieux pourvu pour survivre à ses propres bêtes.

La beauté des petites bêtes que personne n'aime est un plaidoyer passionné où s'entremêlent des réflexions directes, franches, sur la «dénature» des hommes, des données scientifiques sur l'intelligence sensible des bêtes et des

récits drôles et charmants témoignant des expériences vécues de l'auteure avec les petites bêtes de son enfance.

Alice au pays des symphonies pétillantes

Enfant, Line McMurray passe ses étés à la pourvoirie de chasse et de pêche de ses parents, au cœur de la forêt mauricienne. La fillette ne se lasse pas d'observer les sanguines dans le lac et d'écouter leurs symphonies pétillantes, quand, entre leurs respirations, des globules d'air éclatent à la surface du lac. Elle considère les araignées comme «des artistes complets, écrivant leur vie en la dessinant». Un jour elle découvre que sa couleuvre préférée est devenue toute grise avec des yeux turquoise. Elle est en train de muer, tout simplement.

Des relations de tendresse, de curiosité, de protection se tissent. Devenue adulte, Line McMurray est persuadée que la frontière n'est pas si étanche entre l'espèce animale et l'espèce humaine. Malheureusement, les

humains sont loin d'être les animaux intelligents qu'ils prétendent être. «Nous avons trop régressé pour être capables d'entendre la voix de l'enfant que nous avons été et qui aimait les animaux, cette petite voix de l'âme qui essaie de nous ramener sur le droit chemin de l'équilibre, de la fusion avec la nature.»

Oui, les bêtes pensent, écrit-elle. Et probablement beaucoup de mal des humains qu'il faudrait classer parmi les bêtes les plus féroces, peut-être la pire. Elle cite Yves Sciamia (*Petit atlas des espèces menacées*, Larousse, 2003): «Surexploitation des ressources naturelles, déforestation, pollution industrielle, tuerie des animaux, sans compter notre système économique continuant d'afficher des valeurs contraires au développement durable: profit à court terme, individualisme, irresponsabilité, absence de solidarité, avec les autres peuples ou avec les générations futures». Voilà ce que nous sommes, des prédateurs les uns pour les autres.

La beauté des petites bêtes que personne n'aime nous pousse à

une prise de conscience des dérives vers lesquelles l'arrogance dominatrice des hommes nous conduit. Ce petit livre nous invite à la réconciliation. «Nous aurions tout intérêt à tirer des leçons des bêtes qui ont intégré la science de la vie en leurs comportements, et ce, pour que nous dessinions un futur vivable pour nos propres enfants.» Bêtes ou hommes, nos destins sont indissociables. On n'a plus raison de haïr ces petites bêtes.

Écrites par une sorte d'Alice au pays des merveilles, les trente-cinq proses de ce bestiaire «rampant, velu et carapacé» sont accompagnées de dessins poétiques d'une grande fraîcheur.

Collaboratrice du Devoir

LA BEAUTÉ DES PETITES BÊTES QUE PERSONNE N'AIME

Avec dessins de l'auteure
Line McMurray
Éditions Liber,
coll. «Figures libres»
Montréal, 2006, 132 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Chair et fruit

HUGUES CORRIVEAU

Dans *Fors le silence*, Diane-Ischa Ross joue, et aime la vie qu'elle rend de façon sensuelle en une poésie lumineuse et dense, comme on aimerait en lire plus souvent. Quand elle pose une question, c'est une fresque qui s'ouvre avec le sourire entendu de qui en a vu d'autres: «Avez-vous vu passer ma vie / avec les bottes en caoutchouc des petits chiens / entrer à la quincaillerie / se déboutonner croquer des friandises / retourner à la grosse roche / tremper ses pieds dans l'eau sale / l'œil mort puis animé au prochain bateau qui part / l'avez-vous vu kidnappée par un vitrail sorcier / fleuve noir tard / la nuit? Un peu d'enfance fait du bien à l'âme perdue dans les atrocités ambiantes.

Que nous faut-il en ce mois-ci? Eh bien! «tout petits / le lion d'acrylique l'écureuil de coton / voilà qui met de l'air dans les rétrécis de novembre». Et si je pouvais me fondre à ces textes, ouvriers de bonheurs potentiels, «je serais le secret des citrons verts / des araignées petites et brunes de quinze heures / à moi la vie rêvante / et le droit de voyage des amours démesurées».

Si le temps, inévitable, se rembrunit, Diane-Ischa Ross lui tient tête, confronte avec des bonheurs d'expression savoureux les plus

lourds chagrins comme les troubles du corps fragilisés: «Une tristesse à priver l'eau de ses miroitements / à durcir la salive en caillou j'ai cru l'autre si tendre / plus penché que les fougères». Même si «les demains pèsent du plomb armé sur la terre et le tendre du ciel», elle va sa route, destination bonheur.

Le temps domestique, les laïnes et les objets du jour, voici que la maison de la poète tourne tête-bêche pour s'ouvrir au monde de l'imaginaire. Une volonté de plaisir, à la limite frondeuse, gagne ce recueil plein de matières mangeables, plein de sens jouissifs. On aurait le goût qu'un Bachelard puisse encore l'analyser pour que l'imaginaire matériel qui s'y déploie révèle tous ses secrets.

Amours sèches

Sous une couverture absolument navrante qui nous présente la photo d'un couple «Harlequin» qui s'embrasse sur une plage, les Écrits des Forges nous offrent *La chair est un refuge plus poignant que l'espace* de Rosalie Lessard. Cette dernière a gagné en 1998 le Prix international jeunes auteurs, et publié chez le même éditeur, en 2000, *À perte de monde*.

Le trop long titre de l'actuel recueil nous permet de croire qu'on aura droit à des poèmes sensuels, sinon torrides, alors qu'il n'en est

rien. D'une froideur volontairement aseptique, les textes de la première partie, «Le Volcan sans fenêtre», parlent d'une femme soumise et tragiquement inquiète de tout, qui vit par l'autre, en l'autre, sous l'autre. On croyait le sujet à jamais obsolète, et puis non, Mme Lessard ayant de l'amour une vision proche du don de soi, sinon de l'absence à soi.

«Tu fonda sur moi je disparaiss / corps d'attache / chair d'asile», nous confie-t-elle, non sans naïveté, comme s'il s'agissait qu'elle soit enceinte, et d'ajouter: «j'en oublie d'être seule». Qu'y peut-on quand le projet de vivre tient à se dédier tout entière? Il faut l'entendre: «j'abandonne ma vie à la nôtre / j'apprends à penser compter pour deux? Mais pire est ce moment où l'autre ose se retrouver, alors: «approche l'heure noire / où tu retournes à toi / ma vie se vide s'échappe / ton seul abandon pour rivage».

La deuxième partie, «Désordre et le souffle heurté», est de la même eau missionnaire: «à quel ouvrage prêter main-forte / soigner le corps / tracer des routes / parler des mots». Et l'angoisse de l'abandon couve toujours en ce cœur assombri par l'inquiétude, redisant: «pour ne pas me perdre / en même temps que toi».

«Le Ciel et la main vide» est de loin la moins bonne partie, re-

cueillant ça et là de petites ouvertures faiblantes: «Tous souvenirs / où tu n'étais / qu'accompagnement / devient / souvenirs / de toi! On peut difficilement imaginer pire. Qu'y faire quand «aux confins d'une phrase», «il faut apprivoiser le pli d'un rêve»?

Alors, que retenir de tout cela? La quatrième partie intitulée «La Distance en soi» dans laquelle l'auteure trouve mieux sa voix, qui nous convie à regarder en face «le temps des grands lézards / des hommes et des monstres / irradiés». C'est moderne et torturé, la voix y est hachurée et les images fortes. Le monde ne se dérobe pas derrière le rose affadi des amours ancillaires, mais confronte notre époque avec vigueur.

Collaborateur du Devoir

FORS LE SILENCE

Diane-Ischa Ross
Éditions Triptyque
Montréal, 2006, 88 pages

LA CHAIR EST UN REFUGE PLUS POIGNANT QUE L'ESPACE

Rosalie Lessard
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2006, 88 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Pour saluer Jean Rhys

Gilles Archambault

Le nombre de fois où j'ai dû expliquer que Jean Rhys était bien une femme! Son vrai nom: Ella Gwendoline Reese Williams. Née à la Dominique en 1890, décédée en 1979 en Angleterre. Son père était gallois, sa mère créole. Elle quitte son île à 17 ans, devient *chorus girl* à Londres, ville qu'elle a toujours détestée. Sa vie est une succession d'échecs sentimentaux et autres, elle connaît la pauvreté, la solitude, l'alcool. Après un long silence, elle publie en 1966 *La Prisonnière des Sargasses*. Pour en savoir plus long sur elle, on lira l'essai de Christine Jordis, *Jean Rhys, la prisonnière* ainsi que l'entretien accordé par la romancière à David Plante que l'on trouve dans *Qui êtes-vous Jean Rhys* paru aux Éditions de la Manufacture en 1990.

Les deux nouvelles, *À septembre, Pétronella* et *Qu'ils appellent ça du jazz* qu'on publie en Folio sont extraites d'un recueil intitulé *Les Tigres sont plus beaux à voir*. Comme à peu près toujours chez notre auteure, ces textes sont de nature autobiographique. Pétronella et Selina, la petite Créole de la seconde nouvelle, sont des jeunes femmes visitées par une solitude innée. La malchance est leur lot, leur tristesse, totale. Elles sont de ces êtres nés paumés. La tendresse les habite en même temps qu'une révolte jamais inassouvie.

Tout l'art de Jean Rhys est contenu dans une écriture précise, un maniement parfait du dialogue. Les silences chez elle sont d'une importance capitale. Rarement auteur aura réussi à rendre avec une telle économie de moyens la détresse de vivre. Pour tout dire, je n'ai jamais compris qu'un vaste lectorat féminin ne lui soit pas par avance acquis. Tout dans le tempérament de Jean Rhys, tout dans sa façon d'aborder l'écriture est de nature à retenir l'attention d'une lectrice le moins habillée par la sensibilité.

Si l'action de ces deux nouvelles se situe à Londres, une partie importante de son œuvre à Paris pour cadre. C'est dans cette ville que Rhys vivra dans les années

1920. *Quai des Grands-Augustins* et *Rive gauche* témoignent de la vie de bohème qu'elle y a menée, perpétuellement aux prises avec ses démons et le sentiment de vide existentiel qui ne l'a jamais quittée.

Ford Madox Ford, critique et éditeur américain, directeur de la *Transatlantic Review* à Paris, et dont elle a été un temps l'amanité, l'aide à publier son premier roman, *Quatuor*. Roman autobiographique. Elle disait: «Je suis incapable d'inventer, je n'ai pas d'imagination. Je ne sais même pas ce que c'est qu'un personnage.»

Il est bien sûr question de Ford Madox Ford dans *Les Exilés de Montparnasse* de Jean-Paul Caracalla. Aussi, évidemment, de Gertrude Stein, Sylvia Beach, Hemingway, Fitzgerald, Ezra Pound, James Joyce. Américains à la recherche d'une liberté qu'ils ne trouvent pas dans leur pays et qui profitent de surcroît d'un taux de change qui leur est favorable, ils ne seront pas membres du type de société que fréquente Jean Rhys. Durant ces années-là, celles qui suivirent la Première Guerre mondiale, elle préféra la compagnie de personnages plutôt louches, dont son premier mari, un chansonnier franco-hollandais du nom de Jean Langlet. Les bragues sans nombre, les réceptions que donnaient à cette époque Nancy Cunard et Hélène Rubenstein, et dont Jean-Paul Caracalla se fait l'écho à l'occasion, ne font pas partie de l'univers d'une femme qui ne s'est jamais vue autrement que comme une proie devant plus fort que soi, et dont les personnages divers ne furent que la représentation de la femme qu'elle était.

Collaborateur du Devoir

À SEPTEMBRE, PÉTRONELLA

Jean Rhys
Gallimard, coll. «Folio»
Paris, 2006, 108 pages

LES EXILÉS DE MONTPARNASSE

Jean-Paul Caracalla
Gallimard
Paris, 2006, 294 pages

EN BREF

Au cœur de la souffrance

Les médecins la côtoient quotidiennement, les grands malades aussi: dans le vaste univers de la médecine, la souffrance n'est jamais bien loin. C'est notamment elle qui règle le quotidien des patients en phase terminale, imposant une présence lourde et douloureuse. Mais si vieille soit-elle, la souffrance reste aujourd'hui largement méconnue, peu étudiée. Le professeur et médecin Étienne Daneault s'est attaqué au dossier

pour y consacrer un livre, *Souffrance et médecine* (PUL), qui pose (et répond à) un certain nombre de questions déroutantes. Et si la médecine elle-même induisait une part de souffrance? Quelle place notre système de santé fait-il à la souffrance? Quel espace accorde-t-il à son soulagement? Le constat est assez dur. Le manque de temps, de lits, de ressources, tout concourt à laisser la souffrance de côté dans le processus de soins dispensés. Pour le D^r Daneault, il importe pourtant de ramener cette question au cœur de l'exercice de la médecine. — *Le Devoir*

ESSAIS

Enquête au pays de la tolérance

Les enjeux de l'intégration aux Pays-Bas

Les Pays-Bas seront en 2015 à majorité musulmane, et si la droite s'obstine dans une politique de refoulement et d'intolérance, et la gauche dans une lubie multiculturelle de renforcement des différences, on peut prévoir le pire.

GEORGES LEROUX

Le 2 novembre 2004, le cinéaste et journaliste Theo van Gogh, arrière-petit-neveu du peintre, se promène à vélo sur une piste cyclable d'Amsterdam. Il ne peut se douter que le destin l'attend au tournant: Mohammed Bouyeri, un jeune compatriote d'origine marocaine, l'abat de plusieurs balles, lui enfonce une machette dans la poitrine et, avec un second couteau, lui plante dans la poitrine un bref message sur un papier plié.

La mise en scène soigneusement préparée de ce meurtre a pu être reconstituée par des documents provenant de milieux de propagande islamiste que fréquentait Bouyeri. Elle rappelle à beaucoup d'égards l'assassinat de Daniel Pearl et se réclame d'un mandat divin d'exécuter les profanateurs infidèles: spectaculaire, destinée aux médias, cette exécution est d'abord un geste politique.

Horrifiés, les Néerlandais cherchent à comprendre comment la génération des enfants d'immigrants maghrébins, reçus avec générosité et sympathie au pays de la tolérance et des Lumières, pouvaient se retourner contre leurs hôtes avec une telle violence. Cette question est le sujet de l'enquête minutieuse, faite à la fois d'un retour détaillé sur les faits et d'une

flexion de fond sur les enjeux de l'intégration en Europe, réalisée par un écrivain lui-même d'origine néerlandaise, Ian Buruma.

A tous ceux qui s'interrogent sur la croissance de l'islamisme violent en Europe, cet essai apportera un témoignage de première main, mais il ne faut en attendre aucun optimisme: la fin des Lumières, selon Buruma, c'est d'abord l'échec d'un rêve d'harmonie et de paix, la faillite d'un pluralisme tolérant. Au pays de Spinoza, la lecture du *Tractatus*, ce grand manifeste de la tolérance religieuse, a été reléguée aux oubliettes et c'est la logique d'un affrontement quotidien qui domine.

A qui s'adresse le message de l'assassin? D'abord à l'Europe des libertés, qui rend possibles les manifestations les plus choquantes aux yeux des islamistes. Bouyeri s'en est pris à un personnage sulfureux, dont personne ne nierait qu'il était un fameux provocateur, utilisant sans nuances les médias pour ridiculiser toutes les orthodoxies et tous les conservatismes. Les outrances de Theo van Gogh faisaient la manchette, et cet essai montre que la tolérance ne peut s'exercer à sens unique.

Mais plus que ses émissions de télévision, c'est certainement le film qu'il réalisa avec Ayaan Hirsi Ali qui constitua le détonateur. Intitulé *Submission*, ce film montrait le



Le réalisateur Theo van Gogh, photographié par Jeroen Mulder le 1^{er} janvier 1992

corps érotiquement voilé d'une femme musulmane, donnant à lire inscrits sur sa peau les versets du Coran condamnant la femme à un statut de subordination.

Très connue aux Pays-Bas, où elle était députée parlementaire, A. Hirsi Ali est originaire de la Somalie, où elle a grandi dans une famille d'opposants à la tyrannie de S. Barré. Dans son autobiographie, *Ma vie rebelle*, un récit d'un rare courage sur les impasses des sociétés islamiques traditionnelles, elle raconte comment elle a réussi à se détacher

d'un milieu violent, où elle avait subi toutes les misères, de l'exclusion aux sévices quotidiens, pour s'établir aux Pays-Bas. Elle s'y fit rapidement connaître comme une critique virulente de la dérive islamiste et y trouva très vite de nombreux alliés, en la personne de politiciens inquiets de la montée islamiste en Europe. Il était naturel que Theo van Gogh collabore avec elle et entreprenne de faire des films qui lui furent funestes. Depuis la mort du cinéaste, faisant l'objet de menaces répétées, elle a décidé de s'exiler aux États-

Unis, où elle réside désormais sous protection policière.

Le multiculturalisme et la fin des Lumières

Ian Buruma remonte toutes les fibres, rencontre tous ceux qui ont connu les acteurs de l'histoire, autant les familles de l'immigration que les politiciens et les écrivains, et il ne peut que buter comme tout le monde sur le conflit qui oppose une société bourgeoise et fière de ses valeurs à une immigration qui n'arrive pas à se reconnaître dans cette histoire faite de prospérité et de grandeur. Les «régents», comme il les appelle en évoquant les bourgeois de Franz Hals, n'ont-ils pas tout réussi? Pourquoi les Pays-Bas seraient-ils incapables, eux qui sont dépositaires de l'héritage européen de la tolérance qui a fleuri sur leur sol à la suite des guerres de religion, de réussir aussi l'intégration?

Il aurait été facile de répondre en blâmant seulement la provocation ou la montée des idéologies de droite, hostiles à l'immigration: ces phénomènes font partie de l'analyse, mais ils n'expliquent pas l'essentiel. Le regard de Buruma n'est pas complaisant, il ne veut épargner ni le multiculturalisme soi-disant progressiste, qui se révèle au bout du compte l'ultime faillite des Lumières, ni l'autosatisfaction crispée des conservateurs. Son analyse déterre bien des fantômes dans l'histoire des Pays-Bas, de la collaboration avec le nazisme jusqu'au complexe colonial: la tradition d'accueil doit composer avec le fait que 71 % des juifs des Pays-Bas ont fini dans

les camps, un «nuage toxique» qui plane sur l'histoire néerlandaise.

Les musulmans des Pays-Bas, comme tous ceux de l'Europe, c'est la conviction de Ian Buruma, ne s'engageront dans un processus d'intégration que si l'Europe leur présente les idéaux des Lumières et non pas une idéologie multiculturelle qui les isole et, finalement, dans les cas trop nombreux où cela est inévitable, les confine à la misère.

Les Pays-Bas seront en 2015 à majorité musulmane, et si la droite s'obstine dans une politique de refoulement et d'intolérance, et la gauche dans une lubie multiculturelle de renforcement des différences, on peut prévoir le pire. On lira cet essai exceptionnel comme un appel à l'Europe; son sous-titre le dit clairement, mais on s'aveuglerait si on pensait qu'il ne s'adresse pas aussi à nous.

Collaborateur du Devoir

ON A TUÉ THEO VAN GOGH

ENQUÊTE SUR LA FIN DE L'EUROPE DES LUMIÈRES

Ian Buruma
Traduit de l'anglais
par Jean Vaché
Flammarion
Paris, 2006, 280 pages

MA VIE REBELLE

Ayaan Hirsi Ali
Traduit de l'anglais par Claude-Christine Farny et Hannah Pascal
Edition Nil
Paris, 2006, 520 pages

HISTOIRE DE L'ART

Une deuxième vie pour la collection «L'Univers des formes»

PAUL BENNETT

«L'Univers des formes», la prestigieuse collection d'histoire universelle de l'art conçue par André Malraux comme un «musée sans murs», connaît enfin une nouvelle édition rajeunie, mais qui demeurera malheureusement incomplète, chez Gallimard.

Des 42 volumes de l'édition d'origine parus entre 1960 et 1997, plusieurs étaient épuisés alors que ceux qui étaient réédités se vendaient à un prix devenu prohibitif pour le simple amateur d'art. Gallimard a donc entrepris de rééditer 20 volumes en tout, les plus «populaires» en matière de ventes, dans une nouvelle présentation et un nouveau format qui les rendent plus attrayants, et à un prix plus accessible. Trois volumes ont déjà paru en fin d'année dernière, soit *La Préhistoire*, *Sumer* et *Le Temps des pyramides*.

Le nouveau format est plus compact donc plus maniable, la mise en page plus aérée, les photographies et les illustrations sont presque toutes en couleur, et les prix sont nettement plus abordables. Par exemple, les trois premiers volumes se vendent 43,50 \$ avant taxes, alors que les éditions d'origine frisent les 150 \$.

Chaque volume bénéficie d'un nouveau texte de présentation rédigé par les plus grands spécialistes afin de tenir compte des principales découvertes et avancées de la recherche pour la période considérée, puisque les textes des auteurs originaux ont été respectés intégralement, sans révision ou ajouts importants. Chaque volume comprend également une bibliographie mise à jour permettant à l'amateur d'actualiser ses connaissances.

Si les textes d'origine demeurent encore très pertinents, le fossé avec les développements les plus récents est évidemment plus difficile à combler pour un volume comme celui sur Sumer, paru il y a presque 50 ans, en 1960 (le tout premier de la collection, accompagné d'une préface d'André Malraux), que pour celui sur la préhistoire, dont la première édition date seulement de 1991. Malgré la découverte régulière de nouvelles grottes peintes et de nouveaux sites de fouilles même en Europe, la grande nouveauté en matière d'art préhistorique est surtout d'ordre méthodologique, de nouvelles techniques de datation des pigments, des cendres ou des outils ayant permis de repousser les dates de certaines peintures rupestres jusqu'à 32 000 ans av. J.-C.

Dans le cas de Sumer, Jean-Claude Margueron rappelle dans son texte de présentation que même si c'est toujours le «hasard seul» qui préside aux découvertes dans le domaine de l'archéologie, de grands

plans de l'histoire du Proche-Orient ont dû être réajustés et réinterprétés ces dernières décennies à la lumière de l'exploration de plusieurs nouveaux chantiers, surtout en Syrie, à l'occasion de l'aménagement de grands lacs artificiels.

Enfin, en ce qui concerne le volume intitulé *Le Temps des pyramides* (d'abord paru en 1978), le texte de présentation de Jean Leclant précise que si les textes des auteurs de l'édition d'origine sont restés en l'état, la documentation photographique a été «partiellement renouvelée» pour tenir compte des découvertes les plus récentes, même si à son avis sa valeur a souvent été exagérée par les médias. On sait que les connaissances sur cette période de l'histoire se sont accrues surtout grâce aux fouilles en Nubie et au Soudan, dans le désert égyptien et sous le limon du delta du Nil. Mais, soutient Leclant, «cela reste encore secondaire par rapport aux grands classiques que demeurent Gizeh et Saqqara, Thèbes et Karnak».

Comme le voulait Malraux, «L'Univers des formes» reste une collection de prestige soumise aux plus hautes exigences scientifiques, mais permettant à chacun, grâce sa richesse iconographique, de constituer son propre «musée imaginaire». Malheureusement, même dans l'édition originale, le plan d'ensemble conçu par Malraux n'a jamais pu être mené à terme. Ainsi, les volumes prévus sur les arts de la Chine, du Japon ou du Sud-Est asiatique n'ont jamais vu le jour.

La collection rajeunie ne retiendra des volumes parus à l'origine que les civilisations les plus anciennes, de l'Égypte au Proche-Orient en passant par la Grèce et Rome, avec enfin trois volumes sur les arts précolombiens. Les volumes portant par exemple sur le Moyen Âge, la Renaissance italienne ou les arts d'Afrique et d'Océanie ne seront pas réédités. Dommage! Mais les livres d'art sérieux sont aujourd'hui si nombreux qu'il est facile de combler les lacunes, ne serait-ce qu'en recourant à cet autre «musée sans murs» qu'est Internet.

Le Devoir

LA PRÉHISTOIRE

Denis Vialou

SUMER

André Parrot

LE TEMPS DES PYRAMIDES

DE LA PRÉHISTOIRE AUX HYKSOS (1560 AV. J.-C.)

Ouvrage collectif
Gallimard
Paris, 2006, 320, 352 et 352 pages

ACTUALITÉ

L'improvisation d'Israël au Sud-Liban

LOUIS CORNELLIER

Renaud Girard, grand reporter au *Figaro*, est le seul journaliste étranger de la presse écrite à avoir accompagné les soldats israéliens lors de la guerre qu'ils ont menée contre les miliciens du Hezbollah à l'été 2006. Dans *La Guerre ratée d'Israël contre le Hezbollah*, il nous présente le résultat de son reportage de six semaines et dresse un bilan sévère de l'action militaire de Tsahal (abréviation de «*Tsava Haganah Le Israel*», littéralement «Forces de défense d'Israël»).

Cette guerre asymétrique, pourtant légitime précé-t-il, fut mal menée et mal conduite: «La réponse de l'Etat juif à l'enlèvement de deux de ses soldats fut à la fois très disproportionnée et très désordonnée.» Le choix de mener surtout une guerre aérienne s'avéra désastreux parce qu'il ne tenait pas compte de la nature de l'ennemi. «J'ai soudain l'impression, écrit Girard, qu'Israël court après une mouche avec un marteau.»

Les civils libanais, on le sait, feront douloureusement les frais de cette erreur stratégique, notamment lors de la tragédie de Cana, où 26 civils (en plus des blessés) seront tués par des frappes aériennes. Ce n'est pas d'équipement lourd qu'il aurait eu besoin l'armée israélienne dans ce cas, mais «de petites unités de commandos, capables d'aller chercher au fond de leurs caches les miliciens islamistes».

Girard s'est rendu dans le nord du territoire d'Israël, arrosé de roquettes lancées par le Hezbollah. Il a été surpris de constater que les conscrits de Tsahal, même au front, entretiennent entre eux des relations amicales et égalitaires. Il a découvert que, si certains soldats sont ouverts



Beyrouth sous les bombes israéliennes, l'été dernier

PAVLOS NIKOLAOS REUTERS

aux revendications palestiniennes, tous sont intraitables à l'égard du Hezbollah.

De la population israélienne rencontrée pendant ces événements, le journaliste retient «l'ouverture, la gentillesse et le patriotisme». Toutefois, il juge sévèrement ses dirigeants: «Mais, en même temps, j'ai constaté, sur le terrain, une faillite de l'établissement politico-militaire, prisonnier d'une idéologie guerrière simpliste et d'impératifs de communication immédiats, et donc incapable de construire une réponse stratégiquement proportionnée, politiquement raisonnable et militairement efficace, à l'agression subie par Israël.»

Parce que, insiste-t-il, agression il y a eue, et une réponse était nécessaire. Celle qui fut donnée, pourtant, aura peut-être servi à mettre

en lumière le rôle de l'Iran dans la région et à obliger la communauté internationale à se préoccuper sérieusement de la souveraineté du Liban mise en péril par le Hezbollah, mais elle aura aussi eu pour effet de braquer les opinions publiques du monde entier, à l'exception de l'opinion américaine, contre l'Etat hébreu, de rendre le Hezbollah plus populaire au Liban et d'amoinrir le pouvoir de dissuasion de l'armée israélienne, désormais perçue comme vulnérable.

Girard continue d'espérer, malgré tout, et nous aussi, que cet

échec, qui a tout de même «permis à Israël de sécuriser son front nord», entrainera un renouveau du dialogue en faveur d'une paix israélo-arabe.

Collaborateur du Devoir

LA GUERRE RATÉE D'ISRAËL

CONTRE LE HEZBOLLAH

Renaud Girard
Perrin
Paris, 2006, 168 pages

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littérature

Lundi 19 janvier
à 19h30

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514-739-3639

Dans le cadre des Lundis du CRILCQ, Université de Montréal

Causerie avec



DENISE DESAUTELS

L'angle noir de la joie

Denise Desautels a publié une vingtaine d'ouvrages de poésie qui lui ont valu de nombreux prix littéraires, dont le prix du Gouverneur général du Canada. Une anthologie de son travail poétique, *Mémoires parallèles*, a été publiée au Noroît en 2004, ainsi que *The Night Will Be Insistent, Selected Poems*: 1987-2002, paru en anglais en 2006 chez Guernica.

ANIMATRICE
CATHERINE MAVRIKAKIS

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

McGill

Le Département de langue et littérature françaises et la Faculté des Arts de l'Université McGill

vous invitent aux conférences de

René GIRARD
Innocence and Guilt in the
Collective Drama of Religious Texts

Le mercredi 24 janvier à 18h
Pavillon Leacock, salle 232

et

La «conversion romanesque»
et ses conséquences littéraires

Le jeudi 25 janvier à 16h
3460, rue McTavish, salle 116

Renseignements : (514) 398-6881

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Hitler et le christianisme



Louis Cornellier

Dans son *Traité d'athéologie* (Grasset, 2005), le philosophe Michel Onfray affirme, entre autres aigrieries, qu'Hitler était attaché au christianisme et à l'Église catholique, qu'il était chrétien et n'a jamais abjuré sa foi et qu'il aimait le Jésus colérique chassant les marchands du temple. Onfray conclut donc aux «compatibilités christianisme-nazisme» et écrit: «Un lieu commun, qui ne résiste pas à une analyse minimale, encore moins à la lecture des textes, fait d'Adolf Hitler un athée païen fasciné par les cultes nordiques, amateur d'un Wagner de casques à cornes, de Walthalla et de Walkyries aux poitrines opulentes, un antéchrist, l'antinomie très exacte du christianisme.»

«La lecture des textes» dont parle Onfray, la théologienne Kathleen Harvill-Burton l'a faite. Ses conclusions, colligées dans *Le Nazisme comme religion. Quatre théologiens déchiffrent le code religieux nazi (1932-1945)*, sont pourtant à l'exact opposé de celles du philosophe tonitruant. Issu d'une recherche doctorale réalisée à l'Université Laval sous la supervision de Jean Richard, cet essai, qui se situe «aux frontières de l'histoire religieuse et de la théologie», démontre brillamment que le nazisme n'était pas qu'un régime politique, mais «une vision du monde fondée sur une mystique» visant à détruire la foi chrétienne pour la remplacer «par l'idéologie nazie et la foi germanique».

Hitler et Alfred Rosenberg, l'idéologue du nazisme, étaient particulièrement retors. Leur machine de

guerre idéologique et spirituelle a, semble-t-il, confondu Onfray, le philosophe qui tire plus vite que son ombre. Le vingt-quatrième point du programme national-socialiste, présenté par Hitler en 1920, met en avant, en effet, «le christianisme positif». Aussi, si l'on s'en tient à cet élément, en négligeant «la lecture des textes», on peut en conclure que nazisme et christianisme font bon ménage. C'est une erreur grave, qui fut mortifère.

Dans *Le Mythe du XX^e siècle*, livre publié en 1930 pour préciser les fondements de l'idéologie nazie et fortement appuyé par Hitler, Rosenberg développe l'idée du «christianisme positif». Attaquant «viscéralement l'Église catholique», le contenu de cet ouvrage affirme d'abord que «Dieu a choisi le peuple germanique pour incarner sa providence au XX^e siècle» et rejette violemment «l'idée d'un peuple juif élu» et «la doctrine de l'universalité du salut par le Christ» défendue par l'Église de Rome.

Il faut en finir, selon Rosenberg, avec le christianisme négatif d'un Paul de Tarse, qui entraîne «la destruction des valeurs raciales», puisque «le concept de race nordique élu pour son sang noble et organiquement supérieur meurt sous la notion de salut universel avancée par Paul et reprise par l'Église romaine». Pour l'idéologue nazi, les concepts d'enfer et de vie après la mort détruisent «le libre esprit nordique». Au sujet du péché originel, il écrit: «En revanche, la certitude d'être un pécheur est une attitude de bâtard [...]»

Dans le christianisme positif, Jésus n'est plus Juif, mais plutôt du sang nordique, et les doctrines de la Trinité et du Saint-Esprit sont condamnées pour abstraction, parce qu'elles «n'ont aucun rapport avec une existence organique». Hitler, dans ses entretiens avec Rauschning, ne dira pas autre chose: «Avec ces Confessions, que ce soit celle-ci ou celle-là, c'est la

même chose. Elles n'ont aucun avenir. Certainement pas pour les Allemands. [...] Qu'importe que ce soit l'Ancien ou le Nouveau Testament [...] c'est la même imposture juive. [...] On est soit chrétien, soit Allemand [...] Nous ne voulons pas d'hommes qui ne cessent de jeter un regard oblique vers l'au-delà.»

André Frossard, plus perspicace qu'Onfray, soulignait, dans *Le Crime contre l'humanité* (Robert Laffont, 1987), la totale incompatibilité entre le nazisme et le monothéisme: «Il lui fallait abolir chez tout être humain, à commencer naturellement par le Juif, cette "image de Dieu" qui ridiculisait sa propre imagerie de foire au musée et sa philosophie de tête de mort. [...] À travers le Juif, premier annonciateur de la Révélation, c'est l'idée même de Dieu que le nazisme cherchait à bannir de la terre.»

Des résistants

Les catholiques et les protestants, pourtant, ont tardé à le comprendre et à réagir, autant dans l'Allemagne hitlérienne que dans la France pétainiste. En Allemagne, il y eut le concordat de 1933 par lequel l'Église catholique s'engageait, pour survivre croyait-elle, à ne pas se mêler de politique. Du côté protestant, certains cherchèrent aussi à temporiser, alors que d'autres, les chrétiens allemands, flirtèrent ouvertement avec le christianisme positif. En France, sous Pétain, la hiérarchie catholique prône le respect du pouvoir établi et les dirigeants protestants se tiennent plutôt tranquilles.

Mais il y eut, dans ces deux pays, des résistants, des croyants dont la voix prophétique a combattu le néopaganisme nazi, d'abord sur le plan spirituel, mais aussi sur le plan politique puisque, dans ce cas, l'un n'allait pas sans l'autre. Pourquoi les qualifier de «prophètes»? Kathleen Harvill-Burton répond: «Ces

théologiens ont combattu le nazisme sur le plan spirituel et n'ont jamais transigé avec leurs convictions, même devant la menace d'exclusion de la part de leur propre Église. La position néopagane et antichrétienne du national-socialisme a provoqué leur action dès le début et jusqu'à la fin de la guerre.»

Ces héros de la résistance spirituelle au nazisme, ce furent, en Allemagne, Paul Tillich et Karl Barth. Le premier, selon l'historien Bernard Reymond, s'est battu pour rappeler «que le prophétisme de la croix ne saurait s'incliner devant l'idolâtrie politique et raciale dont la croix gammée était le symbole». Le second, dans une perspective christocentrique selon laquelle il ne peut «avoir d'autre manifestation de Dieu dans l'histoire que celle qui est en Jésus-Christ», a décrété que «l'antisémitisme est un péché contre le Saint-Esprit». En France, ce furent les jésuites Pierre Chaillet, fondateur du journal clandestin *Témoignage chrétien*, et son collègue Gaston Fessard. Leur combat, déplore Harvill-Burton, reste méconnu. Aussi, elle a voulu leur rendre hommage en analysant avec brio et sensibilité leur œuvre prophétique.

On ne saurait nier que, en ces temps troubles, l'Église-institution a souvent manqué, par naïveté, lâcheté ou opportunisme, à son devoir. L'honneur du christianisme, alors, fut porté par des résistants qui savaient, en leur conscience, que leur seule boussole était le Dieu fait homme de la croix et qu'il exigeait de combattre le démon nazi.

louiscornellier@ipcommunications.ca

LE NAZISME COMME RELIGION

QUATRE THÉOLOGIENS DÉCHIFFRENT LE CODE RELIGIEUX NAZI (1932-1945)

Kathleen Harvill-Burton
Presses de l'Université Laval
Saint-Nicolas, 2006, 230 pages

L'ARAIGNÉE

SUITE DE LA PAGE F 1

Havre, comme on appelle alors le pont Jacques-Cartier. À bord de leurs appareils Savoia-Marchetti 55X, Balbo et ses hommes se dirigent, à une vitesse de croisière d'environ 200 km/h, vers l'exposition internationale de Chicago. La première traversée de l'Atlantique, effectuée en sens contraire par Charles Lindberg, date à peine de six ans. L'aventure de la traversée aérienne de l'Atlantique demeure alors un exploit sportif de haut niveau qui comporte une large part de risques. Mais personne n'est dupe du caractère d'abord politique que prend le vol de cette escadre d'hydravions: l'Italie fasciste affirme à la face du monde sa puissance et célèbre à la face du monde son dixième anniversaire.

Lors de l'escale des aviateurs italiens à Montréal, une foule dense porte le général en triomphe. Les Italo-Canadiens brûlent de voir cet homme à qui on doit déjà plusieurs exploits aéronautiques. Dans le récit de son voyage, publié à l'époque en France, Balbo écrit qu'il dut, à Montréal, «affronter [une] énorme foule qui grouille autour de l'aéroport avec des myriades de bras soulevés au-dessus d'un océan de têtes». L'ambiance qu'il décrit, comme des films d'archives, laisse imaginer la chaleur de l'accueil qu'on lui fit. Parmi la foule nombreuse qui, ce matin-là, vient l'accueillir sur les bords du quai à Longueuil, se trouvent des supporters d'Adrien Arcand et, surtout, les fascistes italo-montréalais. Ces derniers l'acclament bruyamment à sa descente d'avion et font, en son honneur, le salut fasciste lorsqu'il pose enfin pied sur la terre ferme. Balbo écrit que la foule qui borde alors les rues sur son passage est contenue «par des cordons de chemises noires italo-canadiennes qui font le service d'honneur». Ces jeunes gens, «tous d'origine italienne» précise-t-il, «sont accourus à Montréal de toutes les villes, même des plus lointaines du Canada».

Pour les Canadiens français, le faste et l'ordre spartiate du fascisme italien font avant tout écho à celui de l'Église catholique romaine. Les processions, ils connaissent! À cet égard, le fascisme plaît de façon toute superficielle. Les plumes, les marches, les parades, tout cela est si merveilleux... Qui s'étonne alors de voir les membres de la Jeunesse ouvrière catholique (JOC) se mettre à défilé à Montréal au pas cadencé en faisant le salut fasciste italien? Les journaux populaires à grand tirage, comme *Le Petit Journal*, s'inquiètent pourtant du caractère militaire et potentiellement belliqueux de démonstrations du fascisme italien en sol canadien.

Non aux autonomistes

C'est dans ce contexte général que le Parti national social chrétien du Canada (PNSC) est lancé le 22 février 1934. L'organisation se veut pancanadienne. Arcand s'occupe surtout des francophones du Québec tandis que le reste du Canada se trouve placé sous la supervision des fascistes de Winnipeg, avec qui une alliance a été conclue.

Arcand et ses hommes n'ont que faire du patriotisme autonomiste des provinciaux qui admirent l'œuvre du chanoine Lionel Groulx. À la différence de ces nationalistes,

des hommes au fond plus chrétiens que révolutionnaires, les fascistes canadiens s'avèrent des partisans de l'Empire britannique de même que d'ardents défenseurs des principes d'un Canada fédéral qui serait dirigé par une main de fer. Au début de la Seconde Guerre mondiale, les partisans d'Arcand vont même jusqu'à vouloir s'engager parmi les premiers contre l'Allemagne nazie, au nom de l'affirmation de l'Empire britannique!

Une question de chiffres

Combien de membres cette organisation politique radicale compte-t-elle? Les Canadiens français sont-ils plus fascistes qu'ailleurs dans l'Empire britannique? À cet égard, les chiffres les plus farfelus circulent depuis plus de 70 ans. Pourquoi? En bonne partie à cause du génie propagandiste d'Arcand lui-même. Le chef de l'extrême droite canadienne a en effet réussi très tôt à créer une illusion du nombre en agitant des chiffres, ici et là. Certains éléments de ses délirantes de grandeur en sont ainsi venus à contaminer jusqu'aux rares travaux de quelques historiens sur ces questions. Les estimations du nombre de membres au Canada du PNSC varient ainsi entre 1000 et 100 000!

Seules les listes de membres du parti pourraient nous révéler avec exactitude le nombre exact de militants à l'époque. Or, si elles existent encore, ces listes n'ont pas été déposées aux archives. Elles avaient d'abord été saisies, il faut le dire, lors du démantèlement du parti et de l'arrestation de son chef en juin 1940. Reste tout de même quelques tableaux de recrutement de nouveaux membres. On sait, grâce à ces documents, que près de 85 % des militants proviennent des quartiers ouvriers. À l'été 1936, une analyse des ventes du journal du mouvement, *Le Fasciste canadien*, permet aussi de croire que le parti ne compte guère plus, à ce moment, que 350 membres en règle. Les services policiers fédéraux, qui estiment alors à 450 le nombre de fascistes dirigés par Arcand, apparaissent donc assez près de la réalité.

Qu'a-t-on retenu de ce passé trouble?

Lorsque repaillit à la surface cette sombre part de notre histoire commune, c'est encore le plus souvent pour soutenir des accusations de racisme... actuel! Comme si le racisme virulent d'hier, porté alors par quelques-uns, était devenu aujourd'hui la tare congénitale de tous et que, dès lors, il se transmettait forcément de génération en génération, de famille en famille, pour les siècles des siècles!

C'est là le charme de notre monde, sans doute, que d'être ainsi capable de fustiger à juste titre les haines irraisonnées d'autrefois sans être en mesure pour autant de percevoir, pour celles qui se préparent à jaillir demain sous le couvert de sondages bidons ou d'analyses, toutes de bric et de broc, de nouvelles réalités sociales.

jfnadeau@ledevoir.com

L'AFFAIRE TISSOT

CAMPAGNE ANSIMITTE

EN OUTAOUAIS

Raymond Ouimet

Écrits des Hautes-Terres

Montpellier, 2006, 156 pages

HISTOIRE

De l'image à la réalité sous le III^e Reich

ROBERT COMEAU

L'historien britannique Ian Kershaw est mondialement reconnu comme l'un des plus grands spécialistes de la société allemande sous le nazisme. Jonathan Littell, auteur du roman *Les Bienveillantes*, lauréat du prix Goncourt, reconnaît parmi d'autres s'être largement inspiré de ses travaux.

Avant de nous livrer sa monumentale biographie de Hitler, ce professeur d'histoire de l'Université de Sheffield a d'abord participé à un groupe de recherche sur la Bavière de l'époque nazie où il put se familiariser avec divers travaux en langue allemande. Il a écrit ensuite sur le charisme en politique et sur les problèmes d'interprétations du nazisme.

Dans *Le Mythe Hitler*, initialement publié à Oxford University Press en 1987, Kershaw étudie le regard porté sur Hitler par les simples citoyens à partir des nombreux rapports sur l'opinion publique produits par les fonctionnaires du régime nazi. Ses deux centres d'intérêt: le processus de construction par la propagande de l'image publique de Hitler et sa réception par des millions d'Allemands.

Kershaw montre comment le «mythe Hitler», cette conception populaire héroïque du Führer, a rempli son rôle intégrateur pour fournir au régime sa base de masse. Ce mythe a pu compenser avant la guerre le manque d'unité et de clarté idéologiques des diverses factions du mouvement nazi. À la question de savoir si ce mythe a été construit pour servir les intérêts du capitalisme monopoliste, il répond qu'«on risque fort d'exagérer cette dimension».

L'historien insiste plutôt sur la culture politique allemande sur laquelle le mythe Hitler pouvait facilement s'imprimer; elle constitue un élément d'explication essentiel si l'on veut comprendre comment la propagande qui faisait de Hitler un personnage représentatif du véritable sentiment d'identité du peuple allemand a pu prendre racine et s'épanouir. Cette même culture politique est analysée en profondeur dans l'ouvrage classique de George L. Mosse, *The Crisis of German Ideology* (1964), traduit l'an passé sous le titre *Les Racines intellectuelles du troisième Reich*. (Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah). Kershaw explique à son tour comment les idées de «chef héroïque» en Allemagne ont des racines qui remontent au début du XIX^e siècle: «En 1933, le culte du Führer était désormais établi en tant que phénomène de masse.» L'auteur décrit l'évolution de l'image de Hitler, de chef de parti à chef suprême de la nation.

L'élimination des dirigeants SA, impopulaires à cause de leur style de vie immoral et de leur homosexualité, a contribué à amplifier la popularité de Hitler, qui s'afficha comme défenseur de la morale publique, si bien que les autorités religieuses catholiques et protestantes se sont abstenues de toute critique



REUTERS / CORBIS

Adolf Hitler (au centre) en compagnie du chef de la Gestapo Heinrich Himmler (à sa gauche) et de dignitaires nazis durant un défilé militaire en 1940.

publique à l'égard des tragiques événements du 30 juin 1934. Kershaw fait bien voir comment, dans l'opinion publique, on séparait Hitler de l'image ternie de ses subordonnés du Parti.

Pendant la crise, si beaucoup d'observateurs critiques ont sous-estimé le mouvement nazi en 1930, «c'est en partie parce qu'ils n'ont pas pleinement mesuré la force du culte de la personnalité, de l'appel de l'homme fort, au chef charismatique, dans des milieux toujours plus étendus de la population». Devant la faillite du système de Weimar, «l'idée d'une nouvelle autorité était dans l'air» et Hitler incarnait un consensus idéologique très large qui englobait aussi ceux qui ne s'étaient pas rangés jusque-là dans le camp nazi, sauf la gauche. Il incarnait l'antimarxisme virulent et une hostilité profonde au système démocratique. On voit aussi comment Hitler prend ses distances, dès 1930, d'Alfred Rosenberg, dont le livre *Le Mythe du XX^e siècle* en avait fait la figure de proue du «nouveau paganisme» et la bête noire de l'Église catholique. Devant les promesses de tolérance de Hitler, les évêques catholiques en 1933 le voyaient alors comme «un homme d'État craignant Dieu» face aux radicaux antichrétiens du Parti. «Hitler a souvent été perçu, y compris semble-t-il par certains dignitaires de

l'Église, comme le défenseur des valeurs religieuses du christianisme contre les fanatiques idéologiques du mouvement nazi». Kershaw souligne l'importance de la dimension religieuse dans le mythe Hitler: «le rédemptionnisme laïcisé et le salut national prêchés par Hitler ne manquaient ni d'attrait ni d'efficacité comme foi de substitution». Plusieurs ecclésiastiques s'étaient même convaincus que «Hitler avait une personnalité profondément religieuse». Les Églises manifestaient ostensiblement leur loyauté au Führer face au «danger bolchevique». Hitler a réussi à faire croire qu'il voulait soutenir le christianisme, ce qui explique l'ambivalence de la position des Églises envers le nazisme sous le III^e Reich.

L'image du culte

Selon Kershaw, en plus des succès économiques, les succès spectaculaires en politique étrangement contribuaient à édifier le culte de Hitler jusqu'à son apogée en 1941. Parce qu'il avait réussi à unir l'Autriche à l'Allemagne sans effusion de sang, le chef allemand atteignait alors des sommets de popularité. La population croyait toujours que Hitler voulait la paix.

Mais quand la guerre tourne mal sur le front de l'Est, le mythe commence à s'effondrer... Dans la dernière partie de l'ou-

vrage, Kershaw traite de la «question juive». Il démontre que, tout en étant «le pivot de la pensée personnelle de Hitler, l'antisémitisme a été un facteur secondaire dans la constitution de l'opinion populaire sous le III^e Reich». Il y avait un effort conscient et permanent pour dissocier son image publique des aspects les plus sordides de l'antisémitisme des militants du Parti.

Durant les années 30, les déclarations publiques de Hitler sur la question juive ont été moins nombreuses qu'on ne pourrait l'imaginer. En janvier 1939, il lance notamment son effroyable prophétie: une nouvelle guerre amènerait la destruction de la race juive en Europe. À partir de 1941, quand la solution finale s'exerce contre le peuple juif, Hitler répéta qu'il identifiait aussi la guerre à la destruction des Juifs.

Le personnage de Hitler continue de fasciner. Et les ouvrages de Ian Kershaw demeurent parmi les plus pertinents, les plus rigoureux et les plus éclairants à son sujet.

Collaborateur du Devoir

LE MYTHE HITLER

Ian Kershaw
Traduit de l'anglais
par Paul Chemla
Flammarion
Paris, 2006, 414 pages